

dacodac

Ahmed Kalouaz

# au galop sur les vagues

Extrait de la publication

**rouergue**



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Nouvellement installée dans un hameau breton, Julie noue une amitié avec un vieux monsieur, Armand, et son cheval. Lorsque celui-ci se trouve hospitalisé après un accident, elle doit s'occuper du cheval et surtout le mettre à l'abri des mauvaises intentions du neveu d'Armand, un homme peu recommandable, qui espère le vendre à un boucher... Un récit d'aventures et d'amour des chevaux, sur les plages magnifiques de Bretagne.

## AHMED KALOUAZ

Né en 1952 en Algérie, Ahmed Kalouaz vit dans le Gard. Il a publié une vingtaine de livres, nouvelles, romans, théâtre. Principalement auteur pour les adultes, il écrit désormais pour la jeunesse. Il intervient également dans des lectures publiques, en atelier d'écriture ou de parole, notamment en prison.

### DU MÊME AUTEUR :

#### **Jeunesse**

**Ibrahim, Clandestin de 15 ans** - 2009, Oskar Éditions.

**Un maquisard dans la cité** - 2009, Seuil jeunesse.

**Si j'avais des ailes** - 2008, Actes Sud junior.

**Tu connais New York** - 2003, Lansman (théâtre).

#### **Romans**

**Avec tes mains** - 2009, la brune.

**Absentes** - 1999, la brune.

#### **Nouvelles**

**La part de l'ange** - 2009, Le Bruit des Autres.

**Fugue Bretonne** - 2007, Le Bruit des Autres.

© Rouergue, 2011

ISBN 978-2-8126-0294-8

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)



Ahmed Kalouaz

# Au galop sur les vagues

**DAC**○**DAC**  
AU ROUERGUE

Extrait de la publication



À mes cavalières passionnées,  
au merveilleux pays pagan





# 1

## PARTIR

J'ai abandonné mes amis d'Ardèche en plein mois d'août, enfin, ceux qui étaient encore là, car la plupart avaient pris la route des vacances depuis quelques semaines déjà. Même pas le temps de s'asseoir sur une pierre du chemin, comme on avait l'habitude de le faire, de nous raconter nos histoires sans fin, nos malheurs et nos derniers petits secrets.

Depuis que je suis née, nous avons déjà déménagé quatre fois. Avant, je m'en moquais un peu, car j'avais l'impression que toutes les

cours de récréation se ressemblaient, mais à la longue, ça lasse. Comme l'impression d'être un papillon qui se cherche un nouveau jardin. En septembre, j'entre en sixième et il est vrai que de toute façon il aurait fallu changer mes habitudes. Toute la dernière année à l'école primaire, j'ai pensé que je retrouverais mon amie Maïa au collège Aragon d'Aubenas, mais ce sera sans elle, à celui de Plouescat. Avec la vie nomade de papa, il ne faut plus s'étonner et simplement se contenter de suivre. Quand il a prononcé ce nom, Plouescat, je suis allée regarder une carte de Bretagne pour voir où se trouvait précisément cette ville. Dans cette région, je connaissais tout juste Brest, pour y être allée un jour, admirer des phoques et des poissons dans un aquarium géant. Je me souvenais vaguement de Quimper, où toute petite, j'avais fait un tour de manège et mangé une crêpe, sur la place au Beurre. C'était le nom du lieu.

Sur la carte, j'ai vu que la mer était toute proche. J'ai lu des noms de plages, de villages difficiles à prononcer ou à retenir et, pour finir, j'ai entouré Plouescat d'un trait de feutre. C'est

là que l'avenir s'ouvrait à nous, mon père étant nommé responsable d'une entreprise de conditionnement de légumes en Bretagne, au pays où naissent les hirondelles. C'est notre nouveau voisin, monsieur Le Berre, qui dit ça. Il y en a plein sa grange, des nids presque sur chaque poutre. Et même sur la selle d'un vélo qu'il n'utilise plus.

Le camion de déménagement nous a précédés, pendant que nous passions, maman et moi, quelques jours chez une tante.

Lorsque nous avons débarqué dans notre nouvelle maison au hameau de Ker Vian, il faisait un vrai temps d'été, et par la fenêtre de ma chambre, je pouvais apercevoir une baie s'étendre entre la dune et le port, avec des champs de salades, d'artichauts, des prairies où pâturaient quelques chevaux de trait.

Dans le quart d'heure qui a suivi notre arrivée, je suis allée leur rendre visite.

– Ils sont beaux, hein ? a dit une voix dans mon dos, alors que j'étais en train de les caresser.

C'est de cette manière que j'ai fait la connaissance de monsieur Le Berre.

- Tu aimes les chevaux, petite ?
- Oui, je sais monter aussi. Je viens de passer mon galop quatre.
- Sans blague ! Une cavalière ! C'est vous qui allez habiter la maison aux volets bleus ?
- Oui, on vient juste d'arriver.
- Eh bien, nous sommes voisins alors. Je suis monsieur Le Berre. Armand Le Berre. Bienvenue au pays des hirondelles !
- Moi, c'est Julie. Julie Feutet. Enchantée, monsieur Le Berre.
- Appelle-moi Armand, ici c'est comme ça que je suis connu. Si tu veux voir mon cheval à l'écurie, c'est presque en face de chez toi, tu peux passer quand tu veux.
- Vous avez un cheval ?
- Oui, je n'en ai plus qu'un. Mais dans le temps, j'en ai eu beaucoup. En leur compagnie, le cœur s'endimanche.
- Armand s'est éloigné sur un signe de la main. Je suis restée un instant près du parc à chevaux, leur caressant les naseaux et l'encolure. Je faisais de l'équitation depuis plusieurs années, et j'avais toujours eu envie d'avoir un cheval à

moi. Je m'étais même inventé un compagnon à crinière, à qui je parlais le soir et parfois en plein jour sur les chemins. Mais la vie nomade que nous imposait papa ne permettait pas d'accéder à ce rêve. Je m'étais contentée jusqu'ici de choisir un préféré parmi les chevaux des différents centres équestres que j'avais fréquentés. Un coup de klaxon me tira de mes rêveries. Mon père rentrait de l'une de ses premières journées de travail.

## 2

### CABOTER

Il restait une vingtaine de jours avant la rentrée des classes. Le temps, avec maman, d'en profiter pour découvrir les alentours de Plouescat, d'acheter quelques fournitures scolaires et, pour moi, d'oublier doucement l'Ardèche de mon amie Maïa.

Le samedi suivant notre installation à Ker Vian, il y avait fête au port de Moguériec. Nous nous y sommes rendus sous notre premier crachin. Les parties de cache-cache avec le soleil commençaient. Installé sous un chapiteau

planté le long des quais, un orchestre répétait ; de grandes tentes étaient dressées, sous lesquelles des gens mangeaient et buvaient en parlant fort. Le vent marin ramenait des relents de goémon qui venaient se mélanger aux odeurs de frites. Un petit bateau amarré au ponton attendait les derniers volontaires courageux pour une traversée qui s'annonçait mouvementée vers les îles de Sieck et de Batz. Je ne sais pas pourquoi l'idée d'aller affronter une mer bien agitée pendant une heure a enchanté papa, qui se prenait soudain pour un capitaine au long cours.

– On va voir si on a le pied marin, a-t-il dit.

– Tout à l'heure, tu feras moins le malin, lui a rétorqué ma mère. Mais si tu y tiens, on y va.

En fait, cette balade marine était un hommage rendu aux disparus en mer. Peu de temps après notre départ, une gerbe a été jetée par-dessus bord, de manière solennelle, par un homme que les gens du coin semblaient très bien connaître. On a même demandé aux passagers de respecter une minute de silence, alors que le bateau longeait l'île de Sieck.

Après la bénédiction de la mer, le capitaine a expliqué aux estivants l'histoire de cette île abandonnée par ses derniers habitants depuis plus de cinquante ans. On pouvait y accéder à marée basse et cette idée d'aller un jour, dans les ruines du petit village, respirer l'air du large, m'a plu. Le temps devenant encore plus menaçant et les vagues de plus en plus fortes, le bateau rebroussa chemin au large du phare de l'île de Batz, avant un retour plus chaotique où la plupart des gens se cramponnaient à leur siège. Une fois le bateau à l'abri du vent, la houle s'est calmée et, comme par miracle, un rayon de soleil est apparu. Malgré le temps incertain, comme pour une fête, nous avons été escortés par des barques venues aussi, à leur manière, célébrer l'événement.

– Alors, chéri, ça va ?

Sortie de son silence, maman asticotait papa qui visiblement commençait à trouver le temps long. Il s'est contenté d'un signe de la tête, sans doute pour ne pas avoir à ouvrir la bouche.

– Ne t'inquiète pas, on arrive bientôt, on entend la musique.



J'ai dit ça parce qu'en effet des notes de musique traversaient la brume pour arriver jusqu'à nous. Le calvaire de papa a duré quelques minutes encore et même s'il faisait le fier, il a été tout heureux de retrouver la terre ferme.

– Et si on se mangeait quelques moules ? proposa maman.

– Tu crois vraiment ? Avec ce bruit autour ? dit papa, l'estomac encore retourné.

– Tu exagères, papa, ça s'appelle de la musique.

– Alors, si vous y tenez vraiment, finit-il par dire à regret.

On s'est retrouvés sous l'une des toiles de tente, assis parmi d'autres convives, les doigts dans des barquettes de frites et de moules. Malgré les apparences, papa a vite retrouvé l'appétit et la musique ne semblait plus l'incommoder. Il a même invité maman à danser sur un air qui visiblement leur rappelait de bons souvenirs.

Contrairement à ce que nos voisins d'Ardèche nous avaient prédit, ces premières journées bretonnes commençaient de belle manière. Comme si le bonheur se moquait des ciels bas.

### 3

#### COURIR

Le lendemain matin, j'ai été réveillée par un bruit étrange, une sorte de battement bien rythmé. Nous étions rentrés tard de Moguériec et j'avais du mal à émerger de cette nuit courte. Un œil ouvert, l'oreille tendue, j'ai reconnu malgré tout le son des sabots d'un cheval claquant sur les pierres. Je me suis précipitée à la fenêtre, poussant les volets, pour apercevoir notre voisin Armand, dirigeant un sulky, s'éloigner par le chemin qui mène à la baie du Kernic. J'ai dévalé l'escalier quatre à quatre, après avoir enfilé dans

le même mouvement une chemisette et un pantalon qui traînaient par terre. En sautillant, j'ai mis mes baskets, avant d'aller frapper à la porte de la chambre de mes parents.

– Je vais sur le chemin faire du vélo !

– À cette heure ? Tu es tombée du lit !

– J'ai vu passer le voisin et son cheval.

– Et alors, dit mon père, ce n'est pas une raison pour ameuter tout le quartier !

– À tout de suite !

– Fais attention...

Je n'ai pas entendu la suite car déjà je fonçais vers le garage pour enfourcher mon vélo. L'air du matin m'a fouetté le visage et fait du bien, une odeur agréable montait des bas-côtés fleuris, de la terre humide. Dans ce calme, on entendait dans la plaine le martèlement des sabots et le chant des tourterelles. Sans difficulté, j'ai rattrapé l'attelage qui allait d'un pas tranquille. Armand s'est retourné, surpris de me voir débouler dans son dos aussi prestement.

– Tu m'as fait peur, petite ! Tu vas où comme ça à cette heure ?

– Je vous ai entendu passer sous ma fenêtre.  
– Je t’ai réveillée, tu veux dire ?  
– Non... Oui... Non, ce n’est pas grave, c’est pour ça que je suis venue.

– Je vais dans la baie, c’est marée basse ce matin.

– Vous faites du sulky sur la plage ?

– Tout à fait. Je vais entraîner Bילו, car il y a la course dans quinze jours.

La course hippique de la baie du Kernic était une institution à Plouescat et même au-delà de la région. Monsieur Le Berre m’a expliqué que depuis plus de cent ans, au moment des grandes marées d’été, la baie se transforme pour quelques jours en un extraordinaire champ de course.

– Il faut que tu viennes voir ça avec tes parents.

– Et vous courez aussi ?

– Oui, enfin, on trotte. Il y a d’abord les courses réservées aux pur-sang et à la fin de la réunion, c’est le tour des postiers.

– Les postiers ?

– Oui, les postiers bretons, comme Bילו. Ce sont des chevaux originaires du Léon, la région

## HISTORIQUE

Appartenant au domaine maritime, la baie du Kernic et ses 250 hectares se partagent entre deux communes du nord Finistère : Plouescat et Plounevez-Lochrist. La rivière Kérallé, qui y serpente et dont le lit change régulièrement de place, sert de frontière fluctuante entre les deux communes.

C'est là, en 1882, par une grande marée, qu'une aire de sable plate et dure a servi pour la première fois d'hippodrome, du côté de Plouescat. L'hippodrome marin a ainsi été créé, et avec lui la Société hippique rurale qui deviendra par la suite la Société des courses hippiques.

Les premières courses étaient organisées par les agriculteurs, les expéditeurs de légumes et quelques notables. Les chevaux, à l'époque de la Société hippique, étaient ceux-là mêmes qui travaillaient dans les champs pendant la semaine.

Ouvrage réalisé  
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue